

Des hommes pauvres et des femmes qui le sont encore davantage

*Vivre avec le minimum vital**

**Traduit de l'Allemand par Alexandre Karwaski, M.A.*

Marion Kobelt-Groch

Quiconque aborde le problème de l'histoire de la pauvreté est rapidement confronté à des obstacles. La question de savoir en quoi consiste la pauvreté et comment celle-ci est mesurable constitue un premier obstacle. De même, la tentative d'appréhender le phénomène de façon individuelle, c'est-à-dire de prendre en compte les exemples précis d'existences d'hommes et de femmes vivant dans la pauvreté, n'est pas tâche facile. Qui était pauvre? Ou plutôt: qui parmi les personnes intéressées se serait prétendue pauvre? Et, le cas échéant, quel état de manque et éventuellement quelle indigence ce cache-t-elle derrière cette auto-évaluation? Il est vrai que les textes relatifs à la pauvreté en Europe, surtout au Moyen Âge et aux Temps modernes, ne manquent pas ;¹ les tentatives, de plusieurs pages parfois, de définition du sujet de cette recherche, aux contours flous, aux transitions fluides et aux perspectives changeantes sont éloquents. Non seulement la vérité, mais aussi la pauvreté ont conservé au fil des siècles leur aspect vivant. Certains l'aimaient au nom de Dieu, d'autres la méprisaient parce qu'elle sentait la misère, les immondices et la mort. L'écrivain autrichien Christine Lavant, deux fois lauréate du prix Georg Trakl, décrit dans sa nouvelle «La Belle et la robe de pavot» la façon dont elle peignit un cœur à l'intérieur duquel elle inscrit en grand et d'une écriture droite les mots «Pour la Pauvreté»: «Si l'on examine ce mot», poursuit-elle, «et combien de fois l'ai-je fait! alors on tire une multitude de conclusions, justes ou audacieuses. Il m'arrivait quelquefois de penser que justement ceux qui

1 Parmi les textes les plus récents, citons par exemple: WOLFGANG VON HIPPEL, *Armut, Unterschichten, Randgruppen in der Frühen Neuzeit*, Munich 1995; ROBERT JÜTTE, *Arme, Bettler, Beutelschneider. Eine Sozialgeschichte der Armut in der Frühen Neuzeit*. Traduit de l'anglais par RAINER VON SAVIGNY, Weimar 2000; MARTIN RHEINHEIMER, *Arme, Bettler und Vaganten. Überleben in der Not 1450-1850*, Francfort-sur-le-Main 2000; HELMUT BRÄUER (Ed.), *Arme – ohne Chance? Protokoll der internationalen Tagung „Kommunale Armut und Armutsbekämpfung vom Spätmittelalter bis zur Gegenwart“ du 23 au 25 octobre 2003 à Leipzig*, Leipzig 2004; OTTO GERHARD OEXLE (Ed.), *Armut im Mittelalter, Ostfildern* 2004; CHRISTOPH KÜHBERGER, CLEMENS SEDMAK (Ed.), *Aktuelle Tendenzen der historischen Armutforschung*, Vienne 2005.

étaient pauvres en courage, étaient touchés par la pauvreté (de l'allemand/ Armut/-/pauvreté/ décomposé en /arm/-/pauvre/ et /Mut/-/courage/). Dépourvus de tout courage. Mais lorsque je repense à ma mère, qui lors des périodes de dénuement les plus acerbes, où elle ne parvenait même plus à retenir ses larmes devant nous, ses enfants, avait malgré tout cette lueur indescriptible de courage dans les prunelles de ses yeux, dès lors j'écarte une fois pour toutes cette théorie... peut-être serait-il plus juste de supposer que pauvreté signifie „le bras de la mère“ (de l'allemand/ Arm/-/bras/ et /Mut-ter-/mère/). Car la pauvreté enserme, unit intimement et reste fidèle dans toute circonstance, aucune faute ne saurait l'éloigner, elle châtie et console, couche et réveille, au fond elle met tout en œuvre afin que rien d'étranger ne puisse porter atteinte à ses enfants.»²

Née en 1915 neuvième enfant d'une famille de mineurs et gagnant sa vie jusqu'au mariage en effectuant des travaux de tricotage, Christine Lavant vivait dans la pauvreté sans pour autant sombrer dans le désespoir. Peut-être ne menaçait-elle pas son existence suffisamment pour que notre auteur ne la hâisse complètement. Cette dernière décrit la pauvreté comme une compagne fidèle et maternelle, rassemblant et réchauffant les siens sans jamais les décourager. Elle est donc bien loin de cette pauvreté meurtrière qui, en laissant les gens mourir de faim, ne coûte pas que des larmes mais aussi la vie. Ce désert de misère, ne connaissant que des frontières individuelles et non universelles, s'étend entre courage et désespoir, entre faim et famine. Même s'il n'existe pour la pauvreté aucun critère objectif et intemporel, aucune définition précise de la notion même de pauvreté, on entrevoit quand même un dénominateur, consistant en le fait de se prémunir au moins du minimum vital, avant que celui-ci n'échappe ou ne vienne à manquer complètement. «La pauvreté désigne en premier lieu la privation de ressources matérielles, qui, en comparaison à d'autres conditions de vie, sont considérées comme un minimum vital et sont même requises en vue de certains objectifs sociaux [...]»³ Voici une approche thématique et méthodique sensée esquisser les contours de cet état de manque soumis à des changements perpétuels. Christoph Kühberger et Clemens Sedmak ont récemment souligné à nouveau qu'une réflexion épistémologique sérieuse

2 CHRISTINE LAVANT, *Die Schöne im Mohnkleid. Erzählung. Pour le compte du Brenner-Archiv (Innsbruck)* édité et postface par ANNETTE STEINSIEK, 2^e Ed., Salzbourg/Vienne 1996, pp. 10-11.

3 ERNST-ULRICH HUSTER, *Armut in Europa*, Opladen 1996, p. 23.

sur la pauvreté nécessite un équilibre des facteurs «chauds» et «froids» : «Les facteurs froids et solides des méthodes quantitatives avec leurs indications numériques, leurs statistiques et leurs généralisations doivent être mis au même niveau que les facteurs chauds et flexibles de la recherche qualitative, comme les émotions ou les expériences individuelles de la vie.»⁴ Une impulsion qui n'est pas nouvelle mais qui nous rappelle sans cesse que la pauvreté n'est pas uniquement une situation généralisante, à définir de façon statistique, mais surtout une expérience de vie humaine marquée par des émotions et des sentiments individuels.

La difficulté d'établir l'équilibre souhaité n'est pas uniquement due au fait que les déclarations et résultats généralisants soient encore considérés, par-delà les destins individuels, comme véritable valeur de la recherche historique, mais elle est également due à l'insuffisance des sources. Les pauvres des siècles derniers ne sont concevables que de façon fragmentaire, faisant de courtes apparitions historiques n'éclaircissant que partiellement leur existence sans jamais nous rendre possible de l'examiner plus en détail. Les indices dont nous disposons ne nous permettent que de deviner les raisons matérielles pour lesquelles des hommes et des femmes se sentaient pauvres et comment ils parvenaient à ne pas descendre au-dessous du minimum vital. Dans ce travail, incluant les critères de pauvreté propres à un sexe n'ayant jusqu'à présent pas été suffisamment pris en considération, il est tant question d'hommes que de femmes pauvres. Une histoire sexuée de la pauvreté en Europe demeure une revendication de la recherche, même si la sensibilité pour une recherche nuancée incluant hommes et femmes gagne du terrain.

Les pensées de Christine Lavant s'appuyant directement sur une expérience personnelle concrète, alors l'introduction littéraire à cette recherche sur la pauvreté n'apparaît pas trop poétique. La mère sanglotante et la fille tricotant des chaussettes. «La pauvreté est féminine» est le titre de l'étude de Ruth Köppens parue en 1985,⁵ qui veut démontrer entre 1880 et le début du XX^e siècle ce qui est encore valable et est sensé l'avoir toujours été. Les femmes semblent avoir été constamment plus touchées par la pauvreté que les hommes. Relevons ainsi dans le «bulletin d'informations du

4

CHRISTOPH KÜHBERGER, CLEMENS SEDNAK (Ed.), Aktuelle Tendenzen (cf. note 1), p. 5.

5

RUTH KÖPPEN: Die Armut ist weiblich, Berlin 1985.

Réseau européen de lutte contre la pauvreté» en 2004, sous le titre «La pauvreté des femmes en Autriche: légende et vérité», un règlement de compte résolu avec les représentations oniriques de justice sociale. Plus de 200.000 femmes vivent dans un état de pauvreté aiguë, certaines seraient «en secret» sans-logis, les plus touchées étant les femmes élevant seules leurs enfants, mais aussi les étrangères ne profitant guère des aides de l'Etat; soulignons par ailleurs que les femmes gagnent en moyenne presque 40% de moins que les hommes.⁶ La pauvreté féminine ne se limite malheureusement pas à cela. Ce bilan inquiétant nous confronte à des aspects supplémentaires, donnant un aperçu des problèmes sociaux en Autriche. L'Autriche ne fait nullement office d'exception. À titre d'exemple, le taux de chômage de nombreux pays européens en 1994 faisait ressortir que les femmes étaient majoritairement touchées. Ce phénomène est particulièrement frappant en Espagne avec un rapport de 30 à 19, en Italie de 17 à 8 et en Grèce de 13 à 5, même si les différences ne sont pas partout aussi marquantes. On note néanmoins pour l'Union Européenne une distinction notoire avec un rapport de 13 à 9.⁷ Si l'on peut dire de la pauvreté qu'elle est féminine, à l'instar du titre de Ruth Köppen, il semble que les chiffres témoignent pour le moins de la dite féminisation de la pauvreté, sensée éclaircir dans plusieurs ouvrages les difficultés propres à chaque sexe. Chaque regard en arrière semble surtout saisir une misère féminine. Au début du 15^e siècle la partie la plus pauvre de la population de Bâle était composée de 66% de femmes, celles-ci étaient également largement représentées parmi les mendiants des autres villes. Dans le protocole des pauvres de Strasbourg en 1523 on aurait compté 69% de femmes, en 1558 dans certaines paroisses de Tolède 73% et Lucerne atteignit même 85%.⁸ Ces données ne constituent aucunement des exceptions: «Cette proportion considérable de femmes ne changea pas durant les Temps modernes. Encore dans la première moitié du 19^e siècle les femmes représentaient à Schaffhausen 75% des nécessiteux». ⁹ Ce sont des destinées individuelles, qui ne sont guère ou que partiellement perceptibles, que masquent ces chiffres, d'autant plus que les femmes ne sont qu'ajoutées à

6 Réseau européen de lutte contre la pauvreté, Bulletin d'information N° 107, Juillet-Août 2004, p. 8.

7 ERNST-ULRICH HUSTER: Armut in Europa (cf. note 3), p. 65 (tableau: taux de chômage par sexe en 1985, 1992 et en mai 1994).

8 MARTIN RHEINHEIMER: Arme, Bettler und Vaganten (cf. note 1), p.57.

9 Ibid.

cette vision masculine de l'histoire sans jamais y être intégrées à niveau égal. Robert Jütte critique ainsi à juste titre le fait que les femmes, ainsi que leur détresse particulière, ne font pas l'objet de la même considération que les hommes dans la vaste bibliographie de la pauvreté et de l'aide aux pauvres, et sont mentionnées en passant ou examinées à part, à quelques exceptions près.¹⁰

Mais retournons à Christine Lavant qui aborde un autre aspect qui me préoccupa lors de mon approche de la pauvreté. Elle parle du courage et de l'espoir que sa mère ait eu et de cette faculté de la pauvreté d'unir étroitement. Elle fait ici plus précisément allusion aux stratégies personnelles de survie, combinées aux notions indispensables de donner et de recevoir qui contribuèrent de tout temps à la survie des hommes. Souvent employé mais également controversé, le terme moderne «social network» caractérise cette forme d'aide collective pour la maîtrise de la pauvreté. Hormis le fait que «social network» est devenu un mot passe-partout, on le trouve surtout dans le discours politologique moderne. Ce terme de réseau social décrit, à propos des stratégies de survie, la plupart du temps l'entraide dans des situations difficiles. Qui veillait à la stabilité des pauvres dans un tel réseau relationnel? Robert Jütte nous renseigne dans son «Histoire sociale de la pauvreté» sur l'effort personnel et plus précisément sur «la signification des aides sociales».¹¹ «L'organisation de réseaux d'aides structurés dans l'Europe des Temps modernes», ainsi que le décrit Jütte, comprenait outre le ménage, le bailleur, les voisins, la famille, les collègues de travail et les employeurs, les amis et les parrains ainsi que les œuvres de bienfaisance à caractère bénévole.¹² Si les réflexions de Jütte sont d'un côté convaincantes, il n'en demeure pas moins de questions sans réponses. L'entière construction n'est-elle pas trop lisse et rectiligne, pas assez souple? Soit une assistance spontanée et limitée pouvait provenir d'une personne ou d'une institution extérieure à un réseau dont on puisse saisir la portée, soit l'aide pouvait ne pas arriver.

10 ROBERT JÜTTE: Dutzbetterinnen und Sündfegerinnen. Kriminelle Bettelpraktiken von Frauen in der Frühen Neuzeit, dans: OTTO ULBRICHT (Ed.): Von Huren und Rabenmüttern. Weibliche Kriminalität in der Frühen Neuzeit, Cologne/Weimar/Vienne 1995, p. 117; cf. à ce sujet les réflexions de DIETLIND HÜCHTKER: „Elende Mütter“ et „liederliche Weibspersonen“. Geschlechterverhältnisse und Armenpolitik in Berlin (1770-1850), Münster 1999, p.19: „Trotz einer längeren Tradition der Studien zur Sozialgeschichte der Armut sind Forschungen, die nach Geschlechtern differenzieren, nach wie vor äußerst selten. Das historische Interesse an ‚den armen Frauen‘ ist bis heute marginal.“

11 ROBERT JÜTTE: Arme, Bettler, Beutelschneider (cf. note 1), pp. 106-130.

12 Ibid., p.109.

Des parents décevants les espoirs placés en eux, des voisins dénonciateurs et des parrains ne se souciant guère de satisfaire à leur devoir. Qui se penche sur des destinées personnelles constate que les stratégies de survie, combinées à l'utilisation et l'organisation de toute aide, sont individuelles et ne se laissent pas placer dans un schéma idéal. Qu'en est-il de l'assistance des autorités? Ne pourrait-elle pas être également considérée comme une partie du réseau social? Il est généralement admis que les personnes touchées se préservent de la pauvreté en s'entraïdant. La question se pose de savoir si cette distinction avec les autorités est judicieuse, car les mesures des autorités ont également contribué à garantir la survie. L'entraide reflète en réalité une certaine indigence à laquelle il faut remédier. Les mendiants et mendiante des Pauper letters anglaises, qui firent fréquemment recopier leurs pétitions par des parents, faisaient partie d'un réseau social comprenant une aide autant familiale que communale. Les «pauper letters» dont Thomas Sokoll a fait l'étude, renseignent par ce biais sur la relation entre les pauvres, leurs familles et l'aide locale.¹³ Ce n'est que la représentation exhaustive de réseaux sociaux conçus individuellement, comportant des possibilités d'aide et d'assistance diverses et les combinant entre elles en cas de besoin, qui lève le voile sur le caractère individuel de la pauvreté. Cela implique que certains facteurs d'aide perdent de leur signification voire leur entière fonction à partir du moment où un individu se décidait ou dut se décider pour une certaine forme d'intégration sociale en fonction de son existence. Dans son étude sur la politique relative à la pauvreté à Saint-Gall en Suisse vers la fin du 18^e siècle, Marcel Mayer déclare par exemple, que «l'approvisionnement des établissements» détruisit des communautés sociales existantes en isolant et en séparant les individus de leurs attaches préexistantes.¹⁴ Cette forme constituait une possibilité de réduire ou de détruire entièrement des liens sociaux. Il existait cependant d'autres formes. En période d'extrême pénurie, lorsque la faim fauchait des vies humaines en grand nombre, qu'il n'y avait

13 THOMAS SOKOLL, "Old Age in Poverty: The Record of Essex Pauper Letters, 1780-1834," dans: *Chronicle of Poverty. The voices and Strategies of the English Poor, 1640-1840*, ed. par Tim HITCHCOCK, Peter KING et Pamela SHARPE, Houndmills/Basingstoke/Hampshire/Londres 1997, pp. 127-154.

14 MARCEL MAYER, „Zur Armenpolitik der Stadt St. Gallen im späteren 18. Jahrhundert“, dans: ANNE-LISE HEAD, BRIGITTE SCHNEGG (Ed.), *Armut in der Schweiz (17.-20.Jh.)*. La pauvreté en Suisse (17^e-20^e s.), Zurich 1989, p. 121.

plus rien à distribuer ou que la peste commença ses ravages, les hommes ainsi que leurs réseaux, lorsque ces derniers n'étaient pas suffisamment étendus, moururent.¹⁵

De mon intention de ne pas me consacrer à une pauvreté masculine ou féminine mais plutôt aux stratégies de survie d'hommes et de femmes pauvres se dégage la nécessité de travailler avec des exemples n'évoquant que modestement d'autres concepts de vie et des développements généraux.

I. Des hommes morts ou absents: Des femmes chef de famille

Le fait qu'au fil des siècles des femmes aient été chef de famille constituait une solution de fortune, une solution possible soit, mais un phénomène nullement désiré, bouleversant et menaçant l'ordre hiérarchique traditionnel des sexes. Jusqu'au 20^e siècle l'homme seul était admis en tant chef de l'union conjugale et de la famille. «L'homme est le chef de l'union conjugale et son jugement est décisif dans les affaires concernant la communauté matrimoniale» lit-on dans la deuxième partie du Code général des Etats prussiens de 1794¹⁶ et le Code Civil de 1804 statue dans son article 213: «Le mari doit protection à sa femme, la femme obéissance à son mari».¹⁷ Cette stipulation juridique concorde tout à fait avec le message biblique. Si l'homme mourait, la femme se retrouvait non seulement dépourvue de tête et de voix, mais elle encourait également le danger de perdre le contrôle et de se retrouver dans le besoin. Que faire si le «chef» venait, mort, à manquer complètement ou alors à s'absenter un certain temps, comme c'est fréquemment le cas en temps de guerre? Dans de telles circonstances la femme était contrainte d'une part à faire ses preuves au «Heimatfront» en approvisionnant le front et d'autre part à faire ses preuves en tant que nourricière et chef de famille responsable. Dans le film «Le miracle de Bern»¹⁸ de Sönke Wortmann sorti en salle en 2003, il est bien entendu surtout question de la

15 PIERO CAMPORESI: *Das Brot der Träume. Hunger und Halluzinationen im vorindustriellen Europa*. Traduit de l'italien par KARL F. HAUBER, Francfort/New York 1990, p. 110; BRONISLAW GEREMEK: *Geschichte der Armut. Elend und Barmherzigkeit in Europa*. Traduit du polonais par FRIEDRICH GRIESE, Munich 1991, p. 86.

16 Cit. d'après BARBARA DOLEMAYER, „Frau und Familie im Privatrecht des 19. Jahrhunderts,“ dans: *Frauen in der Geschichte des Rechts. Von der Frühen Neuzeit bis zur Gegenwart*, ed. par UTE GERHARD, Munich 1997, p. 641.

17 Ebd.

18 *Le miracle de Bern*, Allemagne 2003 (sortie en salle: 16.10.2003); Mise en scène : SÖNKE WORTMANN.

victoire des Allemands lors de Coupe du Monde de football de 1954 mais il y est aussi question de la situation des familles dans l'Allemagne d'après-guerre. On y raconte comment une mère, à l'image de tant d'autres, parvient à s'en sortir avec ses enfants, sans le chef de famille toujours prisonnier de guerre en Russie. Lorsque le mari et père de famille refait son apparition dans leur vie après des années d'absence, il est alors devenu superflu, pour les enfants un inconnu et pour la femme une menace de l'existence qu'elle s'est péniblement et toute seule construite sous la forme d'un café. C'est peut-être là le point le plus important. Il est difficile à cet homme, traumatisé et souffrant des expériences vécues pendant la guerre et sa captivité, d'admettre et de reconnaître que sa femme est devenue indépendante économiquement et ce, uniquement du fait de son absence. Le fait que cette mère de trois enfants ait précisément réussi à s'établir dans l'univers masculin de la gastronomie renforce l'impression de force et de compétence féminine, outrepassant les frontières des sexes. Dans le désarroi du mari détrôné ne se reflète pas uniquement sa confusion personnelle, mais aussi le combat séculaire des sociétés européennes dominées par les hommes qui, armées de la Bible et d'un recueil de lois, veulent réduire la partie féminine de l'humanité à son caractère physique.

Du Moyen Âge aux Temps modernes, la situation des veuves qui durent soudainement prendre le rôle de chef de famille après la mort de leur mari, n'aura apporter aucun progrès d'ordre matériel, bien que contrairement au stéréotype de «la pauvre veuve», les veuves n'étaient pas nécessairement dans le besoin ou la misère.¹⁹ Si les veuves et leurs enfants étaient issus d'un milieu économiquement faible, il était vraisemblable que ces dernières seraient dans l'incapacité de nourrir seules leurs enfants, alors que deux personnes y seraient peut-être parvenues. Sans aide extérieure cela semble n'avoir que rarement fonctionné. Dans de tels cas d'urgence les stratégies de survie personnelles ne sont guère détachables d'un «réseau social» qui complétait ou auquel cas remplaçait entièrement les efforts personnels de survie par des mesures d'aide de toutes sortes. Pour obtenir un maximum

19 Cf. à ce sujet *Widowhood* dans *Medieval and Early Modern Europe*, ed. par SANDRA CAVALLO et LYNDAN WARNER, New York 1999; Inga WIEDEMANN, *Die Schriften für Witwen in der Frühen Neuzeit*, Berlin 2001; GESA INGENDAHL, « Elend und Wollust. *Witwenschaft in kulturellen Bildern der Frühen Neuzeit*, » dans: *Witwenschaft in der Frühen Neuzeit. Fürstliche und adlige Witwen zwischen Fremd- und Selbstbestimmung*, Leipzig 2003, pp. 265-279.

de revenus de survie, il importait de combiner tous les facteurs disponibles de la manière optimale; cela constituait une grande nécessité en vue de cette alliance abstruse entre stratégie personnelle et assistance accordée par des personnes et des institutions. L'exemple de la femme de Thomas Müntzer illustre bien le fait que ce n'était pas si facile. Cette dernière menait déjà du vivant de son mari tristement célèbre une vie de misère, et se retrouva après l'exécution de ce dernier le 27 mai 1525 enceinte et parfaitement démunie avec un petit enfant. Alors que Müntzer compte parmi les figures de proue les plus marquantes et les plus radicales de la Réforme,²⁰ auteur de divers écrits, on sait peu de chose sur Ottilie von Gersen.²¹ Il est avéré qu'elle avait quitté le couvent afin d'épouser Thomas Müntzer en 1523,²² qui venait d'être nommé pasteur de l'église Saint-Jean (la Johanniskirche) à Allstedt. Qu'elle ait été au fait de la pensée de Müntzer et partagé son anticléricalisme et sa volonté réformatrice est probable, voire incontestable dans certains cas. Par contre on méconnaît la façon dont elle surmonta l'absence de son mari qui dut quitter Allstedt début août 1524. Elle donna naissance à son fils le 27 mars de la même année et donna des soins à son beau-père jusqu'à sa mort. Alors que Thomas Müntzer était parti dans les régions paysannes insurgées, sa femme menait une vie de misère bien que Müntzer s'était efforcé d'améliorer sa situation. À la fin de sa lettre aux habitants d'Allstedt, Müntzer les conjure d'accorder du soutien à sa femme,²³ ce qui nous permet d'en déduire que cette dernière ne l'avait pas accompagnée à Mühlhausen. Démunie et continuellement sous la surveillance soupçonneuse des autorités, elle menait après l'exécution de Müntzer une vie de vagabonde, la

20 HANS-JÜRGEN GOERTZ, *Thomas Müntzer. Mystiker-Apokalyptiker-Revolutionär*, Munich 1989; pour l'état actuel de la recherche voir: "Müntzerforschung nach der Wende," dans: *Theologische Literaturzeitung*, 128^e année, numéro 9 (septembre 2003), pp. 972-987; GÜNTER VOGLER, *Thomas Müntzer und die Gesellschaft seiner Zeit*, Mühlhausen 2003.

21 JORDAN, „Thomas Münzers Witwe," dans: *Zur Geschichte der Stadt Mühlhausen in Thüringen*, numéro 2, supplément du rapport annuel des lycées de Mühlhausen en Thüringen, Mühlhausen 1902, pp. 27-31; MANFRED BENSING, „Die Frau an der Seite Münzers," dans: *Eichsfelder Heimathefte*, 15^e année (1975), p. 124; JULIANE BOBROWSKI, „Wege zu Ottilie," dans: *Prediger für eine gerechte Welt. A l'occasion du 500^e anniversaire de Thomas Müntzer*. Ed. par le secrétariat général de l'Union chrétienne démocrate d'Allemagne, Berlin 1989, pp. 72-83; MARION KOBELT-GROCH: „So waren sie in meiner Erinnerung, die Frauen der Bauern." Eine literarische und historische Spurensuche nach dem weiblichen Teil des „gemeinen Mannes", dans: GÜNTER VOGLER (Ed.): *Bauernkrieg zwischen Harz und Thüringer Wald 1525* (en cours de publication).

22 *Sources relatives à Thomas Müntzer, remaniées par WIELAND HELD* (†) et SIEGFRIED HOYER, *Kritische Gesamtausgabe*, T. 3, ed. par HELMAR JUNGHANS, Leipzig 2003, p.123.

23 THOMAS MÜNTZER, *Schriften, Liturgische Texte, Briefe. Choisis et traduits en allemand moderne*, édité par RUDOLF BENTZINGER et SIEGFRIED HOYER, Berlin 1990, p. 207.

conduisant les mois à venir vers Nordhausen, Mühlhausen et Erfurt. Dans sa lettre du 19 août 1525 au duc Georges elle ne décrit pas seulement son Odyssee de femme enceinte, mais elle y fait également part de sa déception face au Conseil de Mühlhausen qui accaparait ses biens.²⁴ La lettre de Müntzer du 17 mai 1525, adressée quelques jours avant sa mort aux habitants de Mühlhausen, révèle de quels biens il s'agissait. Il demande «...que vous fassiez parvenir à mon épouse les biens dont je dispose (livres, vêtements et autres objets de ce genre) et que vous ne lui fassiez rien payer, pour l'amour de Dieu.»²⁵ Sa demande ne fut pas entendue. Un retour au couvent, tel qu'il fut de toute évidence suggéré par les autorités, aurait-il été une solution adéquate pour la future mère de deux enfants? Otilie Müntzer, compte tenu de son dénuement, n'était probablement pas opposée aux souhaits du duc dans la lettre du 19 août. Mais peut-être s'agit-il là d'une remarque ironique. Le duc aurait certainement été plus rassuré de savoir la veuve de Müntzer derrière les murs du couvent. On ne saurait dire avec exactitude si ce fut le cas, de même que l'on méconnaît le reste de la vie d'Otilie von Gersen et de ses deux enfants.

Même si au premier abord ce destin de veuve ne semble pas particulièrement bien documenté, il n'en demeure pas moins tout à fait approprié pour une comparaison. Que reliait et différenciait Otilie Müntzer à d'autres veuves?

Comme Müntzer, réaliste, reconnaissait que son absence ou sa mort compliquerait la vie de sa femme et de ses enfants, il chercha à prendre les dispositions nécessaires, à l'instar d'autres maris d'ailleurs. De fait, ses appels aux habitants d'Allstedt et plus tard à ceux de Mühlhausen nous éclairent sur les liens sociaux qu'il considérait comme stables et auxquels il accordait tant d'importance. Il ne demande d'aide ni à des parents ni à des amis choisis mais aux frères de croyance de la communauté spirituelle en laquelle il avait fondé désormais tous ses espoirs déçus. Si quelqu'un a satisfait à sa requête reste incertain. Plus tard sa femme tenta à plusieurs reprises de parvenir à des objets dont elle aurait eu grand besoin dans son malheur. Les biens matériels, aussi modestes soient-ils, étaient d'une grande importance du fait qu'ils pouvaient être utilisés, vendus voire prêtés, comme

24 JORDAN: "Thomas Münzers Witwe" (cf. note 21), pp. 29-30.

25 THOMAS MÜNTZER, *Schriften, Liturgische Texte* (cf. note 23), p. 224.

des vêtements ou même un lit, constituant par exemple les biens dérisoires d'une veuve bordelaise.²⁶ L'attention que porte Müntzer envers sa femme et ses enfants témoigne du fait que les milieux aisés n'étaient pas seuls à prendre des dispositions en cas de veuvage, mais aussi les miséreux ayant peu de choses à léguer, la plupart du temps sous forme de testaments ou de contrats de mariage. C'est ainsi que Robert Salmon, un travailleur sans terre d'East Anglia, tentait à sa manière de régler judicieusement les finances en léguant à sa fille la maison à charge, ce qui était censé préserver sa femme de la pauvreté.²⁷ La femme de Müntzer ne pouvait espérer que la levée de la réquisition de quelques biens modestes. Bien que contrairement à d'autres femmes de pasteurs, dont les idées théologiques étaient moins contestées, elle était tombée en discrédit du fait des idées révolutionnaires de son mari, son destin illustre quand même la vie des veuves de pasteurs. Alors que de nombreuses jeunes veuves de pasteurs se remariaient, il était envisageable pour les plus âgées d'entre elles ou pour une de leurs filles d'épouser le successeur au poste de pasteur. On commençait néanmoins dès le XVI^e siècle à «assurer selon leur rang les moyens d'existence des veuves de pasteurs à travers des caisses d'aide aux veuves».²⁸ La situation financière d'Otilie Müntzer aurait été probablement meilleure si elle avait eu le droit, en tant que veuve d'ouvrier, de poursuivre l'activité de l'entreprise, telle Kunigonde, la femme de l'imprimeur de Leipzig Hans Hergot, qui avait été décapité à Leipzig le 20 mai 1527. Jusqu'à sa mort en 1527 elle maintenait l'activité de l'imprimerie avec son deuxième mari, qu'elle avait épousé en décembre 1527, quelques mois après la mort d'Hergot.²⁹ Le fait que des femmes poursuivaient l'activité de l'entreprise de leur mari et se préservaient ainsi de la misère, dépendait des possibilités locales dont elles étaient en mesure de profiter. Alors qu'à Lyon une grande partie des veuves tombait dans la pauvreté du fait qu'elles ne pouvaient pas poursuivre l'activité d'une entreprise qu'avait dirigé le mari,³⁰ on note plus tard une amélioration en Autriche notamment.

26 MARTIN DINGES, *Stadtarmut in Bordeaux, 1525-1675. Alltag, Politik, Mentalitäten*, Bonn 1988, p.71.

27 OLWEN HUFTON, *Frauenleben. Eine europäische Geschichte 1500-1800. Traduit de l'anglais par HOLGER FLIESSBACH et RENA PASSENTIEN*, Francfort-sur-le-Main 1998, p.320.

28 HEIDE WUNDER: „Er ist die Sonn', sie ist der Mond'“. *Frauen in der Frühen Neuzeit*, Munich 1992, p.184.

29 MAX STEINMETZ, „Introduction,“ dans: Hans Hergot und die Flugschrift *Von der neuen wandlung eynes christlichen Lebens'*. *Faksimilewiedergabe mit Umschrift, Leipzig 1977*, pp. 31-32.

30 MARTIN DINGES: *Stadtarmut in Bordeaux* (cf. note 26), p. 54; Dinges se réfère à l'étude de J.-P. GUTTON sur Lyon entre 1534 et 1789 publiée en 1970.

Ici l'autorisation de diriger une entreprise, certes liée fondamentalement à la personne du propriétaire, fut reconnue dans le code de législation commerciale et du travail de 1859 comme partie de l'héritage, ainsi les veuves et les descendants mineurs ayant droit à la succession avaient exceptionnellement la liberté de poursuivre l'activité de l'entreprise.³¹

Du fait qu'Otilie Müntzer ne disposait d'aucune ressource financière sur laquelle elle pouvait compter en tant que femme «pauvre, misérable et ayant été quittée» il fallut faire appel à des considérations plus vastes. On ignore cependant si elle trouva un travail ou dut mendier. Il est théoriquement tout à fait possible qu'elle dût payer l'hébergement chez des amis par quelques services, mais nous n'en avons pas la certitude. Enceinte et avec un enfant en bas âge, ses chances de trouver un travail étaient faibles de toute façon. Il est des veuves qui parvinrent à survivre grâce à des travaux artisanaux, telle Anna Margarethe Delfs du Dithmarschen, qui tricotaient des chaussettes aux soldats au XIX^e siècle pour subvenir à ses besoins ainsi qu'à ceux de ses sept enfants.³² L'oraison funèbre du 7 janvier 1826 d'une veuve décédée à l'âge de 62 ans confirme le fait qu'elle ait été une femme véritablement pauvre, «qui dût au cours de sa vie chrétienne gagner son pain avec grand peine. Son travail habituel consistait à habiller les morts et à soigner les malades.»³³ Une autre alternative consistait en le fait soit d'envoyer ses enfants mendier, soit de se débarrasser d'eux complètement ou partiellement, une solution qui ne fut pas pratiquée uniquement par des femmes quittées par leur mari ou par des veuves, mais aussi par des mères mariées débordées par leurs enfants et le travail supplémentaire. Teresa Quaresi, une femme de trente ans dont le mari la quitta après avoir rejoint l'armée, confia son troisième enfant à l'hospice de Brescia. Le cas de la veuve Maria Giovanni C. démontre qu'une telle solution ne témoigne pas nécessairement d'un manque d'amour envers ses enfants; cette dernière confia d'abord ses enfants à l'hospice et les récupéra ensuite.³⁴ Lorsqu'ils étaient disponibles,

31 JOSEF EHMER, „Zünfte in Österreich in der frühen Neuzeit,“ in: HEINZ-GERHARD HAUPT, *Das Ende der Zünfte. Ein europäischer Vergleich*, Göttingen 2002, p. 119.

32 KAI DETLEV SIEVERS: *Leben in Armut. Zeugnisse der Armutskultur aus Lübeck und Schleswig-Holstein vom Mittelalter bis ins 20. Jahrhundert*, Heide 1991, p. 90.

33 JOHANN JACOB BROMM: *Der Prediger am Grabe. Entwürfe zu Leichenreden aus einer zwanzigjährigen practischen Amtserfahrung. Dritter Teil: Greisenalter*, Mannheim 1832, p. 11.

34 VOLKER HUNECKE: *Die Findelkinder von Mailand. Kindsaussetzung und aussetzende Eltern vom 17. bis zum 19. Jahrhundert*, Stuttgart 1987, p. 148.

les hospices des enfants trouvés, les crèches et les orphelinats incarnent des éléments possibles d'un réseau social. Leur utilisation dépendait d'une part de la stratégie individuelle de vie, déterminée par les offres d'assistance sociales, d'autre part cette stratégie était, du fait du dénuement existant, également à l'origine de ces mêmes possibilités.

On peut raisonnablement affirmer que le Duc Georges aurait aimé que la veuve de Müntzer retourne au couvent. De cette façon, il aurait fait d'une pierre deux coups. D'un côté, on se serait occupé d'elle, et de l'autre elle aurait été sous contrôle. Même s'il s'agit là d'un cas précis, on retrouve une propension à un isolement englobant, dans cette politique monastique d'aide aux pauvres, tel qu'on a pu le constater dans les maisons de réclusions des XVII^e et XVIII^e siècles qui furent de véritables initiatrices. Nous touchons là aussi au problème de la discipline à l'intérieur de l'ordre social. Ordinairement les cloîtres étaient sous certaines réserves un asile pour femmes pauvres, en particulier pour les veuves. On penserait plutôt ici aux couvents de Béguines qui remplissaient le même rôle social. Si leur composition sociale était ordinairement très hétérogène, ils offraient un refuge aux femmes pauvres. À cela s'ajoutait la possibilité d'être nourrie, en exerçant un travail manuel ou une activité caritative dans le cadre d'une communauté. Même si le célibat n'était pas un critère d'admission dans la plupart des couvents, il arrivait cependant, comme au couvent Monheimer près de Cologne, qu'aucune veuve ne soit admise.³⁵ Dans ce contexte, il faut évoquer les tentatives de rapprochements en Allemagne de diverses communautés de femmes avec les Béguines médiévales.³⁶ Cela avait souvent lieu de façon non critique. Au-delà de ces formes institutionnalisées de vie en communauté, les veuves avaient la possibilité de se joindre à des communautés basées sur la vie et le travail en commun. D'après Olwen Hufton, Rome était une ville très importante pour l'accueil des veuves, car on y trouvait, après la Contre-Réforme, beaucoup d'établissements d'assistance publique. Les veuves vivaient ensemble dans de petits appartements, s'occupaient de

35 FRANK-MICHAEL REICHSTEIN: *Das Beginenwesen in Deutschland. Studien und Katalog*, Berlin 2001, p.153.

36 Cf. à ce sujet: *Beginen – mehr als Mittelalter. Modelle für gemeinsames Leben*. Académie évangélique de Bad Boll, protocole du congrès du 16 au 18 novembre 2001; MARION KOBELT-GROCH: „« Sind wir von gestern...oder morgen?» Beginen: Gedächtniskultur als Sozialexperiment heute,“ dans: Bea LUNDT, MICHAEL SALEWSKI en collaboration avec HEINER TIMMERMANN (Ed.): *Frauen in Europa. Mythos und Realität*, Münster 2005, pp. 445-460.

faire le ménage et travaillaient comme vendeuses, notamment à des petits stands de boissons, du reste très appréciés. En fait, elles vivotaient: «laver, nettoyer, garder les enfants, coudre, cuisiner pour les voisines qui travaillent et, quand tout va de travers, mendier et faire appel à l'aide sociale, étaient les possibilités qu'avaient les veuves de survivre», et pas seulement dans les riches villes du bord de la Méditerranée.³⁷ Apparemment, cette combinaison alliant le travail, voire la mendicité et les aides sociales semble avoir fait ses preuves. Cette alliance fut particulièrement secourable pour les veuves âgées, lesquelles n'avaient plus d'enfants à élever. Dans les villages du Pays de Velay, beaucoup de veuves vivaient de la dentellerie qui cependant ne leur permettait de vivre qu'à la limite du minimum vital.³⁸

Rien n'indique que la veuve de Müntzer ait trouvé un logis «fixe». Il semble plutôt qu'elle ait mené une vie instable qui s'apparentait au vagabondage. Les connaissances et les amis lui permirent de repartir à zéro. Rien n'indique non plus qu'elle ait songé à se remarier. D'un point de vue économique, il eût été préférable qu'elle saute le pas, même si elle ne pouvait pas espérer, comme d'autres veuves de pasteur avant elle, que le nouveau titulaire du poste l'épousât. En Angleterre, à une époque plus tardive, elle aurait peut-être eu la chance de devenir gouvernante ou directrice d'une école pour les pauvres. Comme tant d'autres veuves, Otilie Müntzer semble avoir été dépendante du bon vouloir des autres qui, en l'occurrence, n'étaient pas des membres de la famille, comme c'était l'habitude, mais des amis. Compte tenu de son passé, Otilie Müntzer ne correspondait pas vraiment à l'image typique de la veuve, pauvre et indigente.

On peut supposer que la bouillie sucrée, celle qui dans le conte justement, déborde chez une pauvre jeune fille pieuse et sa mère, ne se serait pas répendue dans la pièce qu'occupait Otilie Müntzer.³⁹ Elle n'était pas une veuve exemplaire, mais plutôt une femme que les autorités considéraient comme devant être soumise à un certain contrôle. Sa réputation se serait assombrie si elle avait opté, à une époque de bouleversement sur le plan social et religieux, pour une vie errante et versatile. Ainsi l'image radieuse

37 OLWEN HUFTON: *Frauenleben* (cf. note 27), pp. 344-345.

38 *Ibid.*, p. 329.

39 «La bouillie sucrée» (titre original «Der süße Brei») dans : *Contes pour les enfants et les parents* réunis par les frères Grimm, illustrés par OTTO UBBELOHDE et préfacés par INGEBORG WEBER-KELLERMANN, t. 2, Francfort-sur-le-Main 1974, pp. 203-204.

de la veuve pauvre, ayant besoin de secours, offrait un contraste saisissant à celle de la femme errante, qui semblait tenter d'échapper à tout contrôle et que l'on pouvait soupçonner de pratiques criminelles.

II. *Les vagabondes de la vie: les femmes non mariées*

Rosina Ebner fut une de ces femmes. Elle n'avait ni domicile fixe, ni emploi stable et vagabondait vers 1700 en Styrie avec sa mère veuve. Dans les registres, elle est qualifiée de «putain» de l'huissier.⁴⁰ Elle avait probablement vu le jour à la fin de 1682, voire au début de 1683. Elle était née en France, en plein milieu d'un champ, alors que le régiment de son père faisait mouvement. Après que ce dernier fut mort, sans doute lors du deuxième siège de Vienne, une vie instable d'errance commença pour la veuve et ses enfants, qui les conduisit à travers la Styrie, l'archevêché de Salzburg et le Tyrol. Pendant que ses frères et sœurs gagnaient leur vie, Rosina resta auprès de sa mère et mena cette vie errante jusqu'à ses vingt ans, c'est-à-dire jusqu'en 1703 ou 1704.⁴¹ Au cours de leur voyage, elles rencontrèrent l'huissier Paul Zellinger. Celui-ci modifia dès cet instant cette relation mère-fille, dans la mesure où il tomba amoureux de Rosina, abandonna son travail et quitta son épouse pour vagabonder avec sa maîtresse et la mère de celle-ci. De temps à autres, d'autres personnes vinrent se joindre à eux. Ce fut le cas pour la mère et la sœur de Paul Zellinger, ainsi que pour des amis et connaissances de l'ancien huissier. Parmi eux, on vit aussi des voleurs et des escrocs.⁴² Rosina vécut maritalement avec Zellinger, et, au fil des années, elle donna naissance à de nombreux enfants. Cela réduisait les possibilités pour Rosina Ebner de trouver un travail.⁴³ Aucun de ceux qui faisaient partie de ce groupe errant, n'avait de revenus fixes. Ils mendiaient, tentaient en hiver de se faire héberger par des paysans ou des artisans vivant à la campagne, en échange de travaux occasionnels. C'est ainsi qu'ils passèrent une semaine à l'hospice de Pernegg à fabriquer des brosses. Lorsque Rosina tomba malade pendant trois semaines, une paysanne carinthienne, prise de pitié, l'emmena

40 HELFRIED VALENTINITSCH, „Frauen unterwegs. Eine Fallstudie zur Mobilität von Frauen in der Steiermark um 1700,“ dans: *Weiber, Menschen, Frauenzimmer. Frauen in der ländlichen Gesellschaft, 1500-1800*, ed. par HEIDE WUNDER et CHRISTINA VANJA, Göttingen 1996, pp. 223-236.

41 *Ibid.*, p. 227.

42 *Ibid.*, pp. 230-231.

43 *Ibid.*, p. 232.

chez le barbier-chirurgien le plus proche. Paul Zellinger régla la facture avec l'argent mendié.⁴⁴

La vie en communauté de cette petite troupe de vagabonds procure un aperçu des qualités possédées par un réseau social. Il ne s'agit pas seulement ici de l'étrange solidarité interne, voire familiale, mais aussi de l'environnement, de tous ces gens qui leur firent l'aumône, les employèrent et les hébergèrent.

À l'exception d'un court séjour à l'hospice de Pernegg,⁴⁵ il semble qu'il n'y ait pas eu de contact avec une aide venant de l'autorité publique. Il semble au contraire que le mode de vie itinérant, lié à des activités criminelles, oblige justement à laisser complètement de côté ce facteur comme un possible élément d'interconnexion sociale. Zellinger fut arrêté plusieurs fois. Il fut entre autres choses accusé d'avoir assommé un paysan. Mais revenons à Rosina Ebner; une question se pose à son endroit : peut-on la considérer comme une personne pour qui la dénomination de seule, au sens de sans soutien, s'applique?

I. Si Rosina Ebner est assortie de la douteuse étiquette de «putain», cette caractéristique péjorative se rapporte tout d'abord à la liaison déréglée voire même punissable, du point de vue juridique, avec son concubin et père de ses enfants. Rosina Ebner et Paul Zellinger n'étaient pas mariés, ce qui ne les dérangeait absolument pas, à l'instar d'autres couples. On rencontrait par exemple des liaisons de cette sorte dans le milieu des brigands.⁴⁶ Mais on les découvre aussi dans d'autres contextes.⁴⁷ Beaucoup de personnes issues des classes populaires ne pouvaient se marier pour des raisons économiques, sans vouloir renoncer à une certaine forme de communauté matrimoniale. Dans le Paris du XIX^e siècle, nombre de couples vivaient sous un même toit, bien avant le mariage.⁴⁸ L'appellation de «putain» ne peut être comprise

44 Loc.cit.

45 Ibid., p. 231.

46 MONIKA MACHNICKI, „Sie trug stets das Brecheisen unter dem Rock“ – aber hat sie es auch benutzt? Zur Rolle der Frauen in den Räuberbanden des 18. und 19. Jahrhundert,“ dans: Schurke oder Held? Historische Räuber und Räuberbanden, ed. par HARALD SIEBENMORGEN, Sigmaringen 1995 (catalogue d'exposition), pp. 146-147.

47 EVA SUTTER qualifie par exemple ces liaisons non conjugales et relations de concubinage donnant naissance à des enfants illégitimes, en particulier dans la Suisse du début du XIX^e siècle, de «Schutz- und Trutzbündnisse» contre les contraintes morales et sociales ainsi que contre la situation économique difficile. (EVA SUTTER, „Illegitimität und Armut im 19. Jahrhundert. Ledige Mütter zwischen Not und Norm,“ dans: ANNE-LISE HEAD, BRIGITTE SCHNEGG [Ed.]: Armut in der Schweiz [cf. note 14], p. 52.).

48 MAREIKE KÖNIG, „Brüche als gestaltendes Element: Die Deutschen in Paris im 19. Jahrhundert,“

que dans la perspective d'une morale et d'une politique d'ordre public de l'autorité. Cette perspective ne rendait admissible aucune alternative à un mariage en bonne et due forme. Les femmes errantes, qui n'étaient soumises à aucun chef de famille, étaient qualifiées en bloc de putain. C'est le cas par exemple dans l'ordre mendiant de Soleure au XVI^e siècle. Dans la langue du XIX^e siècle, on parle de « concubin » et de « concubine ». ⁴⁹ Avec la dénomination de « putain », on partait donc d'un côté en campagne contre la stratégie de l'entraide propre au concubinage, qui représentait une alternative sociale au mariage légal, que l'on peut sans doute qualifier de populaire.

II. D'un autre côté, la dénomination de « putain » est plus vaste, puisqu'elle associe les enfants illégitimes à la critique. Particulier au sexe féminin, ce jugement unilatéral, verbal, duquel les femmes, dans tous les pays européens, ont plus ou moins dû souffrir, s'esquisse ici. Comme l'a constaté Michael Mitterauer, les sanctions appliquées par la société contre la sexualité prématrimoniale et la procréation illégale dans la vieille Europe touchaient en premier lieu la mère. ⁵⁰ Cela ne signifie pas que l'illégitimité apparut partout en Europe dans les mêmes proportions, et qu'elle fut condamnée partout de la même façon. À l'instar de Rosina Ebner et de ses enfants, qui étaient dans la communauté des vagabonds entre de bonnes mains, beaucoup d'enfants illégitimes trouvaient un gîte dans un ménage paysan. D'autant plus que des enfants se laissaient tôt engager pour rendre des services, tels que la surveillance du bétail. ⁵¹ Le personnel féminin d'un ménage citadin ne pouvait par contre guère compter sur une telle solution. La plupart du temps une grossesse signifiait la fin de la relation professionnelle. À travers cela, ce n'était pas seulement le décisif aspect momentané de sécurité, sur le plan social, qui était détruit, mais aussi toutes les stratégies personnelles de planification de vie et d'avenir qui perdaient leur valeur. Certes, en cas de grossesse non désirée, ajoutée à des conditions de vie difficiles, un avortement pouvait être pris en considération. Il reste à savoir si ce dernier réglait

dans: *Deutsche Handwerker, Arbeiter und Dienstmädchen in Paris. Eine vergessene Migration im 19. Jahrhundert*, ed. par MAREIKE KÖNIG, Munich 2003, p. 18.

49 THOMAS MEIER, ROLF WOLFENBERGER, „Nichtsesshaftigkeit und geschlechtsspezifische Ausprägung von Armut“, dans: ANNE-LISE HEAD, BRIGITTE SCHNEGG (Ed.): *Armut in der Schweiz* (cf. note 14), p. 37 note 11.

50 Michael MITTERAUER: *Ledige Mütter. Zur Geschichte unehelicher Geburten in Europa*, Munich 1983, p.71.

51 *Ibid.*

les problèmes déjà existants, ou s'il en créait d'autres; cela dépendait des cas respectifs.

III. Si Rosina Ebner devait se faire qualifier de «putain», cela annonce, au-delà du cas isolé, un changement d'attitude vis-à-vis de la prostitution entre le XIV^e et le XVI^e siècle qui est dû à de nombreuses causes, allant de la peste à la Réforme en passant par la Syphilis. La prostitution offrait en priorité pour les femmes seules la possibilité d'acquérir de l'argent. Il faut seulement préciser ici qu'elle n'était qu'un gagne-pain pendant une certaine période et non une activité à vie. La prostitution était pour beaucoup une solution transitoire entre deux emplois de domestique. D'autres femmes combinaient prostitution avec mendicité et menus larcins, ce qui leur permettait de subsister, ou bien exerçaient en plus l'activité d'entremetteuse. La prostitution put détruire le réseau social existant lorsque cette profession fut stigmatisée, car considéré comme suspecte. On peut ainsi voir clairement dans les dossiers judiciaires de Nantes, Paris et Marseille que des voisins se sentirent habilités à surveiller le comportement de femmes célibataires et de les dénoncer, le cas échéant.⁵² Cet exemple montre que la solidarité souvent affirmée dans le voisinage et le quartier n'était pas toujours à l'ordre du jour. Les prostituées devaient aussi craindre des mesures disciplinaires qui d'un côté portaient scandaleusement atteinte à leur vie privée, mais qui, d'un autre côté, leur offraient les bases d'une vie digne. Nous évoquons ici ces petits cloîtres et ces institutions que les catholiques fondèrent aux XVI^e et XVII^e siècles en France, en Espagne et en Italie pour rééduquer des prostituées.⁵³ Les prostituées les plus âgées, qui n'étaient pas parvenues à gagner leur vie d'une autre façon, s'apprêtaient à connaître d'extrêmes problèmes existentiels. Toutes les femmes ne restaient pas toute leur vie des prostituées. Certaines se mariaient. Cependant l'élévation sociale qui leur faisait obtenir l'honorabilité ne les protégeait pas de la pauvreté.⁵⁴ L'important était la garantie sociale. Celle qui gagnait de l'argent grâce à la prostitution, pour une courte période ou occasionnellement, ne devait pas nécessairement abandonner tout lien social déjà existant, puisqu'elle ne voulait pas être an-

52 KATHRYN NORBERG: «Prostitution,» dans: GEORGES DUBY, MICHELLE PERROT (Ed.): Histoire des femmes en Occident, T. 3: 16^e-18^e siècle, ed. par ARLETTE FARGE et NATHALIE ZEMON DAVIS, Francfort/New York 1994, p. 484.

53 Ibid.

54 BEATE SCHUSTER: Die freien Frauen. Dirnen und Frauenhäuser im 15. und 16. Jahrhundert, Francfort/New York 1995, p. 203.

créée dans le milieu de la prostitution. Il en était tout autrement des femmes qui l'exerçaient pendant une longue période et qui voulaient s'établir comme prostituée. À cela était liée la fondation de foyers pour femmes ou bien l'utilisation de maisons de rapport. Les activités évoluèrent au fil du temps de façons très différentes. La première édition de «Der Pranger. Organ der Hamburg Altonaer Kontrollmädchen» parut le 9 février 1920. Son but était de s'opposer à la fermeture des bordels hambourgeois.⁵⁵ D'autres actions de ce genre à Dijon, à Paris et Grenoble, entre autres, suivirent l'occupation de l'église St-Nizier à Lyon le 2 juin 1975, qui marqua le début du soi-disant «mouvement des putains», une initiative contre la discrimination et la criminalisation des prostituées, qui porta ses fruits aussi en Allemagne, où le 1er janvier 2002 la «loi réglementant la situation juridique des prostituées» est entrée en vigueur. Un développement semblable a eu lieu également dans d'autres pays. En 1999 le Danemark autorisa officiellement la prostitution; aux Pays-Bas elle est considérée depuis le 1er octobre 2000 comme une profession légale.⁵⁶

IV. Mais revenons à Rosina Ebner. Sa vie errante ne lui permit pas d'accéder à un emploi à long terme. C'est pour cette raison que sa biographie ne présente pas d'états de service en tant que servante. Telle l'embauche ultérieure comme domestique dans un ménage citadin, ces emplois souvent temporaires permettaient de s'approprier la base matérielle nécessaire au mariage. Pour cela les jeunes filles devaient prendre beaucoup sur elles. Il y avait parmi elles des Allemandes, des Luxembourgeoises, des Autrichiennes et des Suissesses, qui se rendirent à Paris au XIX^e siècle pour entrer en charge.⁵⁷ Face à celles qui bénéficiaient déjà de relations sur place, et qui s'informaient réciproquement de façon épistolaire, il y avait celles qui, sur la base d'informations générales, émigraient avec la certitude de trouver du travail. Sur place, la situation se révélait être plus difficile que prévue, surtout quand les jeunes femmes venaient seules, et non pas accompagnées

55 Cf. à ce sujet FRIEDERIKE KÜCHLIN, „Der Streit um die Bordellaufhebung in Hamburg – „Hermann Abels Nachtpost“,“ dans: Zeitschrift für Sozialgeschichte des 20. und 21. Jahrhunderts, N° 1/92 (1999), pp. 12-33; un grand remerciement à SABINE TODT (Hambourg), qui attirera mon attention sur ce titre et sur la revue «Der Pranger».

56 ROMINA SCHMITTER, Prostitution – Das älteste Gewerbe der Welt? Fragen der Gegenwart an die Geschichte. Ed. par le Musée de la femme de Brême, Oldenbourg 2004, pp. 75-88 (6. Prostitution – Laster oder Beruf? Der Umweg zum Prostitutionsgesetz [2002])

57 MAREIKE KÖNIG: «„Bonnes à tout faire“. Deutsche Dienstmädchen in Paris um 1900,“ dans: Deutsche Handwerker, Arbeiter (cf. note 48), p. 71.

d'une sœur ou d'une amie. On peut ajouter à cela de mauvaises conditions de travail, la difficulté de trouver un emploi et le problème de l'isolation. Alors, que faire ? Tout d'abord utiliser les contacts déjà existants. De plus, les églises catholiques et protestantes pouvaient venir en aide. En échange d'indemnités, elles laissaient des logements à disposition et, de surcroît, offraient une certaine sollicitude.⁵⁸

En outre, quelques jeunes filles prirent elles-mêmes des initiatives: elles s'associèrent pour louer ensemble un logement, ou bien aussi pour organiser des rencontres. En cas de besoin, la prostitution fit aussi partie d'une stratégie de survie. Mareike König considère qu'au XIX^e siècle 50% des prostituées à Berlin et à Paris étaient d'anciennes domestiques.⁵⁹ L'accent est ici porté sur le fait qu'il s'agissait de cas isolés. Il y eut également des états de service qui duraient des décennies et témoignaient d'une certaine solidarité.⁶⁰ Tout du moins, les employés de maisons avaient la chance, lors du décès des maîtres, d'hériter de vêtements, tel le cas d'une femme de chambre bordelaise à qui on attribuait, par testament une « cotte de drap violet ».⁶¹

III. *Veufs, soldats et anciens esclaves: destins d'hommes.*

Il était possible, pour une femme, de tenter sa chance à Paris ou en Amérique, voire, déguisée en matelot, de partir pour l'Inde orientale. L'une ou l'autre femme se glissait dans des vêtements d'hommes pour assurer ses arrières. Lorsqu' au tribunal d'Amsterdam on demanda en 1653 à Anna Alders pourquoi elle portait des vêtements d'homme, elle répondit: «Par pauvreté».⁶² Une femme soldat danoise s'est comportée de la même façon. Manquant de moyens de subsistance, elle s'engagea en 1670. Ce cas particulier semble confirmer ce que Ruth Köppens fit savoir: La pauvreté est féminine. Les choses ne sont pas si simples; on trouve partout des pauvres des deux sexes dans l'histoire, dans tous les pays européens et dans toutes les villes. À Paris il n'y avait absolument pas que des femmes de chambre

58 Ibid., surtout pp. 86-89.

59 Ibid., p. 85.

60 Cf. quelques exemples chez RENATE DÜRR: *Mägde in der Stadt. Das Beispiel Schwäbisch-Hall in der Frühen Neuzeit*, Francfort/New York 1995, pp. 176-177.

61 MARTIN DINGES: *Stadtarmut in Bordeaux* (cf. note 26), p. 223.

62 RUDOLF DECKER, LOTTE VAN DE POL: *Frauen in Männerkleidern. Weibliche Transvestiten und ihre Geschichte. Avec une préface de PETER BURKE*. Traduit du néerlandais par MARIA-THERESIA LEUKER, Berlin 1989, p. 48 ; cf. aussi p. 42.

pauvres. Il y avait aussi des ouvriers étrangers, des journaliers, des chiffonniers, des balayeurs, des manœuvres qui vivotaient misérablement. Même la vie militaire qui attirait tant le femmes était tout sauf rose. Le chemin qui conduisait vers le monde des mercenaires et des soldats permettait rarement de sortir de la misère, ou alors pour une courte période. Dans son étude sur les «mercenaires dans le Nord-Ouest de l'Allemagne aux XVI^e et XVII^e siècles», Peter Burschel décrit quel genre d'hommes, vivants à la marge de la société urbaine, se faisait enrôler. À Lubeck par exemple le réservoir en hommes était «si grand que les avis du Conseil municipal – comme en 1570 – pouvaient se limiter à la ville même». ⁶³ Ces hommes voyaient en la guerre une façon d'assurer leur existence, de gagner leur vie, une alternative au salaire habituel dans l'artisanat, au salaire journalier, au travail occasionnel et au chômage. Nous n'avons pas évoqué ici tous ceux qui ont tenté leur chance en tant que mercenaire, et qui, à cause de leur solde, faisaient les rêves les plus beaux. Les couches basses et moyennes de la paysannerie en faisaient partie, ainsi que les criminels, ceux qui erraient et ceux qui étaient rejetés. Certains de ces hommes étaient célibataires, d'autres étaient mariés, ce qui leur permettait de laisser leur femme, voire leur famille, derrière eux, pour quelque temps ou pour toujours. S'éclipser ou disparaître, il s'agit là de plus que d'une façon populaire de divorcer. C'est aussi une stratégie pour se sortir de situations problématiques, mettant en jeu la vie et la survie, et qui ouvrait des perspectives d'avenir à ceux qui étaient concernés. Celui qui prenait ainsi ses distances avec son milieu social, aspirait à changer radicalement sa vie, du moins à l'améliorer, sans ménagement. Il n'y a pas que des époux ou des épouses qui fuirent, il y avait aussi des prostituées qui voulaient échapper aux griffes d'un souteneur. Ainsi en 1507 deux gaillards de Constance tramèrent un complot pour permettre à deux prostituées de s'enfuir. ⁶⁴ Des soldats désertèrent et des hommes de couleurs échappèrent à leurs maîtres. Des Africains, amenés comme esclaves en Europe, ne sont pas seulement des laissés pour compte de l'Utopie, mais aussi de la recherche dans le domaine de la pauvreté. Dans des études sur le sujet on évoque les Tziganes et les Juifs, mais pas les individus de couleurs, comme par exemple Joseph Knight. Né en Jamaïque, il a été acheminé en Écosse à l'âge de douze ans

63 PETER BURSCHEL: *Söldner im Nordwestdeutschland des 16. und 17. Jahrhunderts*. Sozialgeschichtliche Studien, Göttingen 1994, p. 61.

64 BEATE SCHUSTER: *Die freien Frauen* (cf. note 54), p. 138.

par John Wedderburn. En 1788 il s'enfuit. La tentative de ramener l'esclave en fuite dans son état de dépendance échoua: «...the Scots courts decided in the case of Joseph Knight that in Scotland no man is by right the property of another.»⁶⁵ Joseph Knight se maria et obtint le droit de rester en Écosse, car les Esclaves ne pouvaient être forcés ni à quitter l'Écosse, ni à servir un maître à vie – « thus practically, if not in theory, slavery was abolished in Scotland ».⁶⁶

Même si il y eut des recrutements de force et que, de cette façon, beaucoup entrèrent en contact, contre leur volonté, avec le monde de la guerre et des batailles, la condition de mercenaire était pour beaucoup d'hommes très attirante, pas seulement pour des raisons économiques mais aussi sociales. En fin de compte, une telle vie aventureuse promettait, dans le réseau social resserré de la camaraderie et de la troupe, une certaine sécurité. Le journal intime d'un mercenaire⁶⁷ à l'époque de la guerre de Trente Ans offre un aperçu concret de ce monde. Ses notes débutent en 1625 dans la ville de Brescia, située au nord de l'Italie. Il était entré au service des Vénitiens. Les dernières lignes de ce journal ont été écrites en 1649. À partir de cette date on perd sa trace. Les années de guerre situées entre ces deux dates sont caractérisées par une fortune fluctuante. Il change de camp, offre ses services aux Bavaois puis aux Suédois, gagne des «sommes rondelettes» en travaillant de temps à autres comme artisan avant de devoir à nouveau mendier. Il en va de même pour la nourriture: Aux périodes d'abondance succède la disette. Il connaît toutes les épreuves: «... frôler la mort, constamment avec la douleur et la faim, l'humidité, subir le froid et la chaleur, camper en plein champ, dans une pièce extrêmement réduite, dans des cahutes misérables et surmonter des marches forcées de nuit.»⁶⁸ Les observations géographiques et militaires contenues dans ce journal intime permettent de conclure que son auteur s'identifiait à son existence de mercenaire, y compris à la brutalité quotidienne, inhérente à ce métier, que l'on

65 HANS WERNER DEBRUNNER, *Presence and Prestige: Africans in Europe. A History of Africans in Europe before 1918*, Bâle 1979, p. 162; cf. aussi GRETCHEN GERZINA, *Black England. Life before Emancipation*, Londres 1995.

66 HANS WERNER DEBRUNNER: *Presence and Prestige* (cf. note 65), p. 162.

67 Ein Söldnerleben im Dreißigjährigen Krieg. *Eine Quelle zur Sozialgeschichte*, ed. et remanié par JAN PETERS, Berlin 1993; le secret autour de l'identité du mercenaire inconnu semble entre-temps être levé. MARCO VON MÜLLER a dans son mémoire de Magister à la FU Berlin, dont JAN PETERS et A. E. IMHOF étaient les tuteurs, confirmé la thèse de PETERS, comme quoi il s'agirait d'un certain Peter Hagendorf.

68 Ein Söldnerleben (cf. note 67), p. 228.

retrouvait sous la forme de graves blessures, de rixes et de cruautés de toutes sortes. Il relate par exemple qu'en 1636 il régnait dans l'armée une telle famine que les chevaux n'étaient pas à l'abri des domestiques, même dans les écuries: «haben dem pferdt, das messer, In die brust getoghen, vnd sindt davon gegangen, Also hat sich das pferdt must zu todt//bluten; darnach haben sie es gefressen, dis hat aber nicht lange wehret, sonder nur .5.tage». ⁶⁹ Lorsqu'une ville venait d'être prise, la violence n'en était pas moins présente. Pillages, vols, meurtres, viols appartenaient à l'ordre du jour. En 1634 une «huebsses medelein» ⁷⁰ échut à l'auteur tel un butin. L'évènement lance un trait de lumière sur les besoins sexuels qui, d'une façon ou d'une autre, devaient être assouvis. Cela fait allusion aux relations entre les sexes qui, sans pour autant être placées au premier plan, n'en étaient pas moins liées à la vie du mercenaire.

I. L'auteur, inconnu, n'est pas seulement mercenaire; il a été aussi un mari, même si il ne l'a pas été dès le début. Il était tout à fait possible à un mercenaire d'être marié. Non seulement les femmes, mais des familles entières voyageaient avec le cortège qui accompagnait les mercenaires. Dans le cas présent, le chemin nous conduit du célibataire au mercenaire veuf, en passant par l'homme marié qui se mariera d'ailleurs une seconde fois. Il semble que les deux mariages aient été motivés par l'intérêt commun, marqués par une dépendance réciproque et une aide en cas de nécessité. Jan Peters, l'éditeur du journal intime parle justement d'un couple voué au «butin et à la production» ⁷¹ que gère le ménage en commun. Les enfants morts en bas âge sont confiés aux bons soins de Dieu, sans perte de temps et sans peines excessives, puis le couple passe à autre chose. ⁷² Il semble que l'auteur n'a pas vécu la période de deux ans séparant la mort de la première femme et le remariage comme une période de veuvage. Tout du moins, rien n'indique que quoique ce soit ait pu changer dans la façon de vivre de cet homme après la mort de sa femme. Il ne devint pas veuf, il resta mercenaire, ce qui n'est en aucun cas étonnant. Par principe, les veufs semblent avoir été relativement rares, du moins du point de vue de la perception et de la désignation. Pendant que dans le dictionnaire des frères Grimm l'exposé sur

69 Ibid., pp. 69-70.

70 Ibid., p. 59.

71 Ibid., p.226.

72 Ibid., entre autres pp. 43, 53.

les veuves remplit plusieurs pages, tout ce qu'il faut savoir sur les veufs tient en une seule page. Margaret Pelling, qui est allée à la recherche de veufs dans les villes anglaises avant 1700, constate qu'il est difficile de trouver des veufs. Bien que le concept exista déjà, ce dernier a été à peine utilisé, en tant que concept identificatoire, dans l'Angleterre du début des Temps modernes.⁷³ Ce phénomène ne se limite pas à l'Angleterre. Les «poor relief records» de Florence ne contiennent pour le XIV^e siècle aucune appellation de «veuf».⁷⁴ Une possible explication tient dans le fait que les hommes concernés se remarieraient sans délai, si bien que leur veuvage était trop court pour être pris en compte. Dans les prédications pour les morts, dans lesquels les mœurs pieuses ont un rôle à jouer, la veuve mais aussi le pauvre veuf, qui ne figure pas dans le journal intime, sont enterrés. Reste à savoir si le fait d'être marié, célibataire ou veuf sont des critères normatifs décisifs d'une vie se limitant au minimum vital. Les mercenaires, les soldats mais aussi les brigands étaient liés entre eux par une camaraderie plus ou moins criminelle qui se plaçait au-dessus du mariage et de la famille, et qui faisait d'eux les membres d'un système social de sécurité. À l'intérieur de celui-ci, les relations entre les deux sexes avaient lieu sous la forme d'un réseau intégré qui, sans pour autant être dominant, avait d'importantes fonctions. Lorsqu'une femme venait à mourir, elle était remplacée dans un avenir proche. Les jeunes filles capturées et les cantinières assuraient, quant à elles, la transition.

II. Si on essaye de se mettre à la place de ce mercenaire dans son combat quotidien pour la survie, on peut se demander si cet homme pouvait développer une stratégie afin d'échapper à la misère. Il bénéficiait certainement d'une plus grande éducation que la plupart de ses camarades. Il est tout à fait possible à l'origine qu'il se destinait à être autre chose qu'un mercenaire. C'est ainsi que, contre sa volonté, Ulrich Bräker, suisse originaire du Trockenburg, devint soldat.⁷⁵ Le récit de sa vie permet de constater que le fait d'être allé à l'école et d'y avoir reçu une certaine éducation, constituait un critère essentiel qui l'autorisait à espérer un destin autre que celui qu'il connut.⁷⁶ Lorsque, enthousiaste, il quitta la maison paternelle, il ne pouvait

73 MARGRET PELLING, "Finding widowers: men without women in English towns before 1700," dans: *Widowhood in Medieval and Early Modern Europe* (cf. note 19), pp. 37-54.

74 *Ibid.*, p. 42.

75 ULRICH BRÄKER: *Lebensgeschichte und natürliche Abenteuer des Armen Mannes im Tockenburg*. Avec une postface ed. par WERNER GÜNTHER, Stuttgart 1999, pp. 102-108.

76 *Ibid.*, p. 72.

pas deviner que beaucoup de choses iraient de travers, et que son utopique rêve de jeunesse, un rêve de bonheur sur terre s'évanouirait en vue du régime pain-eau.⁷⁷ On peut difficilement partir du principe que ce mercenaire, à l'époque de la guerre de Trente Ans, qui acceptait la vie dans toute sa dureté et toute sa brutalité, nourrissait des espoirs qui allaient au-delà des butins, du pain, de la viande et d'une modeste carrière au sein de la hiérarchie militaire. La seule véritable tentative d'échapper à la misère concernait plutôt ses propres enfants, pour lesquels il espérait rendre possible un avenir meilleur. Il ne lui était resté aucun enfant de son premier mariage. Ils étaient tous les quatre morts en bas âge. Du second mariage il y eut cependant une fille et un fils sur lequel reposaient apparemment tous les espoirs du père. En février 1647 il confia son fils à Melchert Christoff, maître d'école à Altenheim. Il restera deux ans chez lui. Par la suite, le fils, âgé entre-temps de six ans, ira à l'école à Memmingen. Nous n'avons aucune information sur ce que ce dernier et sa sœur devinrent par la suite.

Pour les enfants des pauvres, qu'ils soient sédentaires ou errants, les chances de quitter ce milieu étaient extrêmement faibles. Beaucoup devaient très tôt travailler ou mendier. Il n'était pas question d'aller à l'école, et pour cette raison, il n'était pas rare que les parents entrent en conflit avec les autorités. C'est ainsi que Jacob Gülich, travailleur journalier né en 1805 dans une famille pauvre, se vit contraint, par dénuement, «d'envoyer ses enfants travailler et parfois mendier».⁷⁸ Cela alarma l'Assistance Publique qui lui retira son fils aîné et le confia à une famille d'accueil. Une telle méthode était accablante car elle démoralisait les parents et désespérait les enfants concernés. De plus, le fond de lutte contre la pauvreté employait autant que possible des familles d'accueil «bon marché» par mesure d'économie. Dans ce cas précis, on constate qu'un réseau social ne peut pas toujours fonctionner sans désordre. D'un côté, Jacob Gülich était dépendant d'assistances de toutes sortes, d'un autre côté, il ne pouvait lui-même en fixer les limites et décider de garder son fils chez lui. Contrairement aux enfants de son frère Andreas qui tentèrent d'échapper à la «malchance sociale»⁷⁹, les enfants de Jacob Gülich ne parvinrent pas à grimper l'échelle sociale: Un fils devint domestique, les deux autres fils journaliers; les deux filles épousèrent des jour-

77 Ibid., p. 94.

78 MARTIN RHEINHEIMER: *Arme, Bettler und Vaganten* (cf. note 1), p. 119.

79 Loc. cit.

naliers. La tentative de faire sortir les enfants de la misère et de pouvoir faire vivre ainsi toute la famille, échouait souvent à cause du manque de moyens matériels et de l'impossibilité d'échapper à une situation désespérée grâce à l'école ou à l'apprentissage. C'était particulièrement le cas pour les filles. On se reportera à nouveau à l'interprétation de Christine Lavant, qui rappelle l'absence de courage empêchant les pauvres d'échapper à la misère. Enfin, les pauvres, dès la prime enfance, apprenaient à survivre par l'intermédiaire d'activités de toutes natures. Ulrich Bräker, pour citer son exemple, ne fut pas seulement soldat, il travailla comme son père le salpêtre, fit du commerce de toiles, il peignit le coton et tissait. Malgré tout, il eût certainement l'espoir d'atteindre des objectifs allant au delà la maxime «peu est mieux que rien».⁸⁰

III. Le voyage au Pays de Cocagne faisait constamment partie des grands rêves des pauvres, dans ce paradis de la débauche, dans lequel la faim n'existe pas.⁸¹ Le mercenaire inconnu le pénétrait lorsque le repas était abondant et qu'il pouvait se vautrer dans des montagnes de viande. Ces moments de bonheur, cependant, ne conduisaient nulle part. Ils enrichissaient la vie quotidienne sans pour autant faire quitter la voie sans issue de la pauvreté. Cela n'arrivait que lorsqu'une perspective concrète se présentait et que l'on agissait en ce sens: Le rêve, ici, ne suffisait pas. La tentative de Gerrard Winstanley par exemple, fait partie des expérimentations sociales pour combattre la pauvreté.⁸² Celle-ci, dans le cadre de la révolution anglaise, devait établir la communauté des biens et une façon de vivre du point de vue social et religieux prêchée par les Baptistes.⁸³ C'était surtout à cause de la pauvreté que beaucoup d'hommes, de femmes et de couples, avec ou sans

80 ULRICH BRÄKER: *Lebensgeschichte* (cf. note 75), p. 161.

81 Cf. **entre autres**: A. L. MORTON: *Die englische Utopia. Traduit de l'anglais par* MARIANNE SCHMIDT, Berlin 1958, pp. 11-41; DIETER RICHTER, *Schlaraffenland. Geschichte einer populären Phantasie*, Francfort-sur-le-Main 1989; HERMAN PLEIJ, *Der Traum vom Schlaraffenland. Mittelalterliche Phantasien vom vollkommenen Leben. Traduit du néerlandais par* RAINER KERSTEN, Francfort-sur-le-Main 2000; cf. aussi les indications chez PIERO CAMPONESI: *Das Brot der Träume* (cf. note 15), en outre pp. 100-101 et MARTIN DINGES: *Stadtarmut in Bordeaux* (cf. note 26), p. 285.

82 GERRARD WINSTANLEY, *Gleichheit im Reiche der Freiheit. Sozialphilosophische Pamphlete und Traktate. Auswahl. Ed. par* HERMANN KLENNER. *Traduit de l'anglais par* KLAUS UDO SZUDRA, Francfort-sur-le-Main 1988.

83 Cf. HANS-DIETER PLÜMPER, *Die Gütergemeinschaft bei den Täufern des 16. Jahrhunderts*, Göttingen 1972; HANS-JÜRGEN GÖRTZ, *Die Täufer. Geschichte und Deutung*, 2^e édition améliorée et complétée, Munich 1988; WERNER O. PACKULL, *Die Hutterer in Tirol. Frühes Täuferum in der Schweiz, Tirol und Mähren. Traduit de l'anglais par* ASTRID VON SCHLACHTA, Innsbruck 2000.

enfants, se rendaient en Moravie dans le but de vivre en communauté, une communauté dans laquelle il n'y aurait ni pauvres, ni riches, mais seulement des frères et des sœurs. La Moravie ou l'empire Baptiste de Münster⁸⁴ étaient aussi peu paradisiaques que n'importe quelle colline du comté de Surrey, à partir de laquelle le nouvel ordre du monde devait partir, mais c'est là une autre histoire. Il faut souligner une chose:

La pauvreté rendait les hommes et les femmes non seulement léthargiques, mais elle faisait d'eux des rebelles d'une façon ou d'une autre.

En guise de conclusion:

L'approche de ce thème fit apparaître les problèmes méthodiques et conceptuels suivants:

Appréhender la pauvreté dans son ensemble, et la concevoir sur les bases de la notion de minimum vital. Choisir certains parcours de vie qui, pour la plupart, ne nous sont parvenus que de façon fragmentaire et qui ne témoignent que sous réserve d'une pauvreté vécue de façon continue.

Ces parcours choisis d'hommes et de femmes laissent apercevoir une multitude de réseaux sociaux, différents selon les cas et ne permettant pas de généralisation. Reste à savoir si jusqu'à présent, l'image du «réseau social» n'a pas été trop catégorique. En effet, elle s'oriente trop peu vers les stratégies de survie des personnes concernées, qui ne se laissent guère systématiser. Ceci implique que certaines parties de ce réseau ne fonctionnaient pas, se concurrençaient entre elles, ou bien, qu'en fonction des besoins de chacun, elles étaient reliées les unes aux autres de façon individuelle.

Dans le cadre d'une étude se basant sur des cas individuels, la question se pose de savoir si le terme de «réseau social» est approprié pour décrire ce réseau social de relations et de survie, dont hommes et femmes pauvres avaient besoin pour pouvoir exister. Ce terme n'est-il pas, dans son objectivité, sans vie et déshumanisé?

Il reste à réfléchir à la question de savoir si il est effectivement justifié de parler d'une féminisation de la pauvreté. Si tel est le cas, pourquoi les femmes étaient-elles particulièrement touchées? À cela il existe une foule de raisons variées : elles n'avaient aucune formation; elles ne disposaient

84 RALF KLÖTZER: Die Täuferherrschaft von Münster. Stadtreformation und Welterneuerung, Münster 1992; Das Königreich der Täufer. Reformation und Herrschaft der Täufer in Münster, t.2, Stadtmuseum Münster 2000.

Marion Kobelt-Groch

d'aucun droits politiques, elles devaient s'occuper des enfants et traditionnellement être soumises. La recherche aurait pour tâche future d'écrire une histoire de la pauvreté incluant les deux sexes.